

La route est étroite et bombée, comme toutes celles qui sillonnent les vallons dont les pentes successives entraînent les pas vers le grand fleuve. Là-bas, la Loire en majesté, gonflée par les pluies de printemps, étale ses eaux changeantes sous le ciel pommelé.

La grande nationale les aurait amenés plus rapidement jusqu'au Vallon de la Porte Rouge mais ils ont préféré, pour revenir d'Angers, emprunter la "levée", familière à leur cœur et aux roues de leur petite deux-portes, nerveuse comme une bombe.

Le regard saute aisément par-dessus le muret pour contempler, dans un émerveillement intact, le fleuve qui s'offre, dans un spectacle chaque fois renouvelé, à ceux qui savent l'aimer suffisamment pour vouloir le redécouvrir à chacun de leurs passages.

— Où dormira-t-elle ? Interroge Antoine.

— Dans la petite chambre.

Antoine ne répond rien, c'est sa manière d'approuver autant que de repousser tout ce que l'évocation de cette petite chambre peut ranimer de douleurs et de regrets.

La petite chambre... chambre de la petite... petite fille. Clémence sait tout ce qui lui clôt les lèvres, lui fige le re-

gard, lui durcit les mâchoires. Elle sait et fixe la route pour que la bande d'asphalte l'oblige à ne penser à rien d'autre. Le silence n'a pas été rompu, ainsi en va-t-il depuis vingt ans.

La lettre de l'agence de placement annonce l'arrivée de Lucile, dix-huit ans, pour le lendemain. La nature du travail ne leur avait pas laissé un seul instant supposer qu'on leur destinait une fille.

Sera-t-elle assez robuste, "pas trop sucrée" comme le dit le vieux Félix qui fera équipe avec elle.

C'est qu'il reste encore sept bêtes, gardées pour le plaisir et la compagnie lorsqu'Antoine a revendu l'activité de l'exploitation, voici cinq ans. Le jeune cardiologue avait pourtant trouvé une solution bien simple :

— Débarrassez-vous de vos chevaux, Monsieur ; votre cœur ne vous permet plus de vous en occuper.

Une colère froide avait fait se redresser encore davantage le long buste d'Antoine devant ce citadin maniéré, engoncé dans sa blouse blanche, qui se permettait de traiter ses chevaux comme de simples utilités.

Le jeune engoncé s'était senti cloué sur place par un regard bleu où perçait un mépris amusé.

— C'est en suivant votre conseil que mon cœur serait bel et bien fichu, Docteur. Mais nous ne parlons sans doute pas du même organe. Et puis, vous n'avez certainement jamais approché un cheval de votre vie.

Que peut en effet comprendre ce technicien du stéthoscope, au bonheur d'Antoine, aussi intense chaque matin, lorsqu'il ouvre la porte de la pièce à vivre donnant sur la

cour. Juste de l'autre côté de l'espace gravillonné, bien parallèlement à la maison, les boxes s'embrassent d'un seul regard, chacun laissant passer par son vantail supérieur une encolure lustrée, une tête attentive.

Chaque matin Antoine répond : "ho ! ho ! mes bêtes", aux hennissements de bienvenue que lui adressent en chœur, ses sept chevaux. Ce cérémonial indique le début de la journée, tout en mettant au cœur de cet homme de soixante-cinq ans un enthousiasme de jeune homme.

Personne, à la "Porte Rouge", n'a été effleuré, si peu que ce soit, par l'idée d'abandonner les chevaux, même si tous ont compris très vite que l'infarctus empêcherait désormais Antoine d'en partager l'entretien avec Félix.

Les deux hommes seront certainement privés de ces moments où les travaux autour des chevaux les unissaient dans un même souci, une même passion. La connivence s'est considérablement accentuée depuis cinq ans, lorsque Antoine, libéré par la retraite de sa charge d'éleveur-vendeur de bêtes, a pu se consacrer aux tâches quotidiennes d'entretien et de soins aux sept élus. Il y a rejoint Félix, que ses trente-cinq années d'exercice à la "Porte Rouge" ont attaché aux lieux, mieux que le meilleur des contrats.

Il connaît toute l'histoire de l'exploitation, garde en mémoire les achats et les ventes des grands "ténors" tels que Santiago, Rocca ou Fanfare dont il parle encore, l'œil humide de nostalgie. Les nuits blanches passées à surveiller un cheval en coliques ou à aider au poulinage d'une jument ne se comptent plus. Félix était toujours présent, fort de son expérience et de son dévouement à "La Maison" : abréviation qu'il utilise couramment pour désigner ces lieux où il se sent en effet comme chez lui, dont il traite les gens avec une affectueuse familiarité, empreinte

cependant de la déférence nécessaire à sauvegarder les bonnes relations entre patron et commis. Rien ne lui a été caché davantage des événements familiaux et Félix accueille avec une méfiance mal contenue l'arrivée de cette jeune fille. Il sait trop bien quel trouble cette présence mettra au cœur de ses patrons.

— Ils auraient dû refuser que ce soit une fille qui vienne ! Ce n'est pas bon pour eux, des choses comme ça, surtout maintenant.

C'est, bien sûr, le seul commentaire qu'il s'autorise et sa femme, qui en est l'unique témoin, ne l'incite pas à en donner les raisons. Eux aussi obéissent à la loi du silence.

Voici vingt ans, il était rentré un soir les yeux rougis, les rides creusées. Il avait annoncé : "elle nous a quittés", et n'en avait plus jamais parlé. Il ne parvient donc pas à bien comprendre pourquoi, depuis quelques jours, Clémence manifeste autant d'entrain, semble rajeunie, a retrouvé cet éclat que confère le bonheur, parle d'une voix au timbre triomphant où la joie résonne autant que les mots. Oui, Clémence est heureuse et l'exprime, à défaut de se l'expliquer totalement.

Il lui est difficile en effet de cerner la raison exacte de l'entrain presque fébrile qui la tient depuis trois jours, car tout s'est conjugué, s'est précipité avec un ensemble inattendu. La lettre de l'agence, au courrier du matin, l'avait rassurée sur le sort des chevaux ; puis la décision du médecin de laisser sortir Antoine bien plus tôt que prévu lui avait permis d'imaginer une santé bien moins compromise pour l'époux aimé, le retrouver, non pas guéri, mais sorti d'affaire, reprendre la vie ainsi qu'ils l'avaient toujours conçue, ensemble, opère sur elle une véritable résurrection. Elle qui a passé les trois dernières semaines à

chercher, à attendre la présence d'Antoine, à toute heure du jour et de la nuit, se réveillant en sursaut dans ce lit trop grand pour elle seule où elle avait soudain froid, expédiant les repas où la présence d'une unique assiette lui retournait l'estomac, le regard déçu de ne pas le voir s'installer en face d'elle.

Combien de fois, pendant cette séparation, a-t-elle vu sa silhouette se profiler derrière les vitres de la porte de la cour, comme s'il revenait de sa visite aux chevaux ? Illusion soutenue un bref instant par le jeu d'ombres du gros marronnier mais qui lui laissait les larmes aux yeux, furieuse de s'être laissé abuser.

Après trois semaines vécues sous l'éteignoir de l'attente, le retour d'Antoine provoque en elle une explosion d'énergie telle que tout lui semble facile, comme rendre à la maison, quelque peu délaissée depuis l'hospitalisation de son époux, l'état d'ordre et de netteté parfaits où il aime la voir.

Elle est passée partout, rendant au noyer des meubles son lustre sombre, au verre des tables et des vitrines sa transparence absolue. Elle a fleuri le bureau d'Antoine d'une coupe de crocus bleus et jaunes, l'antique évier de pierre de la salle à manger d'une éclatante gerbe de tulipes. Juste avant de partir pour Angers, elle a dressé le couvert pour deux sur la table ronde posée devant la fenêtre de la cour. Petite table qu'elle atteint rapidement depuis la cuisine, d'où les regards d'Antoine atteignent sans difficulté les boxes et les chevaux. Couvert identique à celui qu'elle installe pour célébrer un anniversaire, celui de leur mariage ou de leurs naissances.

Antoine de retour, Antoine sauvé, voilà qui mérite d'être fêté avec une ferveur spéciale car il est tout son univers affectif. C'est en se rivant l'un à l'autre qu'ils ont pu

poursuivre, maintenir le cap depuis deux décennies, quand leur univers s'est atrophié, que leurs perspectives ont été subitement amputées.

Il s'abandonne, confiant dans la conduite de sa femme, bien qu'elle n'ait pas pour habitude de ménager particulièrement la mécanique. Il réserve ses forces pour aller vers ceux qui l'attendent et que Félix n'a pas mis au pré ce matin, tout exprès.

— Encore deux jours à mettre les bouchées doubles, mon vieux Félix, après ça, ça ira mieux.

— Je l'espère, Patron... Oui, je l'espère bien.

Chacun connaît et partage la méfiance de l'autre et juge donc inutile d'en faire état. Clémence est la seule à attendre Lucile sans idée préconçue. Elle ne montre rien aux deux hommes de la joie que cette présence féminine lui laisse espérer mais elle est pourtant bien convaincue que son regain d'optimisme est fait de cela aussi.

— J'irai préparer sa chambre pendant que tu feras ta sieste, annonce Clémence en retirant les assiettes.

Antoine, allongé pour ce repos désormais obligatoire sur le petit divan de son bureau sait qu'il doit la laisser seule mais qu'il est important qu'il soit là. Elle n'ouvrirait pas la porte tout à gauche du palier s'il n'était pas dans les murs de leur maison. Elle a besoin de sentir qu'il l'accompagne par la pensée. qu'il la soutient de sa présence toute proche. Elle y est pourtant entrée plusieurs fois depuis vingt ans, après que Félix et sa femme en eurent assuré le grand ménage. Mais c'était pour y déposer un objet, s'assurer de la bonne fermeture de la fenêtre ; ce

n'était pas comme aujourd'hui pour rendre la pièce à la vie, la préparer à être de nouveau habitée.

Il n'y règne pourtant plus ni odeur, ni objet, ni souvenir, ni présence, dirait-on. C'est devenu une pièce anonyme et froide, négligée au bout du palier, où les saisons sont entrées les unes après les autres, sans que personne ne sache comment. Seuls, quelques cadavres de mouches bleues, inertes sous la fenêtre, témoignent qu'y a sévi l'ardeur du soleil d'été.

Antoine est trop loin, à l'opposé de la maison et séparé par le grand escalier pour l'entendre sangloter lorsqu'elle lisse du plat de la main le revers du drap sur le lit préparé. Geste retrouvé, surgi inopinément d'un répertoire abandonné depuis longtemps. Geste attentif où s'imprime toute la tendresse dont la mère veut doter le sommeil de son enfant. Mère à la tendresse fidèle, qui apprête le lit de l'enfant devenu adulte avec autant de vigilance que pour garnir le berceau du nouveau-né.

Clémence surprise par la mémoire tenace de son corps, n'a pas eu le temps de juguler l'émotion et elle s'est agenouillée, le front posé sur le drap tendu, s'est laissé prendre et secouer par ce sanglot qui vient de loin... d'il y a vingt ans. Hoquet brutal qu'elle consent, pour une fois à respecter, à ne pas refouler. Le tumulte apaisé, elle se relève, lasse, ivre, épuisée d'avoir retenu ses défenses, bien davantage anéantie de s'être abandonnée que d'avoir lutté dans un mouvement pour lequel elle a acquis l'aisance de l'habitude.

La caresse qu'il fait courir sur sa joue lorsqu'elle rejoint Antoine est destinée à lui montrer qu'il partage, bien plus qu'à effacer l'ombre mate qui sillonne son maquillage. Tous deux s'interrogent en silence sur l'inconnue qui

franchira bientôt leur seuil pour s'installer un peu dans leur vie. Pourront-ils la laisser y prendre pied ? Le voudra-t-elle ?

Lucile Candelle s'est imposée à l'esprit du directeur du lycée comme l'unique élève correspondant à la demande de l'agence de placement. Il a dû faire un évident effort pour justifier sa décision tant il agit cette fois-là avec une intuition dont il s'étonne lui-même. Son choix serait difficilement le résultat d'une déduction logique étant donné le peu de certitudes qu'il possède quant à cette élève. Réservée, pour ne pas dire retenue, secrète, distante ; Lucile, élève pourtant assidue depuis son entrée en seconde, reste une énigme pour son directeur et la plupart de ses professeurs. Son travail sérieux, régulier, n'appelle aucune attention particulière. Lucile pourrait être l'élève dont on n'a jamais rien à dire sans ce désir manifeste d'être neutre, lisse, invisible, de se faire oublier. Discretion inébranlable, bien trop inébranlable pour n'être pas dictée par le refus de se livrer, le besoin de se cacher ou de cacher aux autres un trop pesant fardeau. André Tourneux, professeur technique adjoint chargé des cours concernant l'élevage et l'hippologie est le seul à l'avoir vue se départir de son hiératisme et manifester aux animaux une tendresse toute proche de l'abandon. Il a espéré que cette confiance resurgisse sur lui mais Lucile, les animaux quittés, reprend son quant-à-soi, sans lui donner le loisir d'un échange personnel.

Aucun des professeurs n'a osé violer la cuirasse de la jeune fille, de peur peut-être de mettre en péril le calme qui la préserve tout en n'étant qu'apparent. La lecture de sa fiche, en laissant deviner une anomalie, incite à la prudence : Lucile porte le nom de son père et sa mère en porte un autre... l'annotation, apposée devant le nom de la mère

"déchue de ses droits", interdit d'imaginer un trop banal divorce.

Les élèves en année de formation professionnelle sont habitués à ce que le directeur, en relation directe avec l'organisme qui collecte les propositions de stages, les appelle pour leur soumettre des séjours en exploitations ou en haras. Il s'agit, le plus souvent, de satisfaire des demandes régionales et les élèves peuvent résider à l'internat ou dans leur famille, en fonction de la proximité des lieux. Ainsi, au mois de janvier dernier, Lucile avait-elle pu revenir tous les soirs de l'exploitation, proche de Richemont, pour regagner le lycée, installé aux portes de Saint-Quentin.

L'offre qui intéresse la jeune fille revêt cette fois un caractère différent : il s'agit de s'exiler pour trois mois, de quitter la terre picarde. Le sol angevin, cet inconnu, révélera-t-il la douceur qu'on lui attribue ? Lucile, bien que fille d'un professeur d'histoire et de géographie n'a que peu d'informations sur cette région qu'elle imaginait, à dix ans, bâtie uniquement de châteaux aux parcs verdoyants. Le quotidien s'annonce aussi bien différent puisqu'il lui est proposé un régime "au pair". Outre la découverte d'une contrée ignorée, c'est surtout la vie partagée avec ce couple encore inconnu qui attire Lucile, secrètement, presque à son insu.

Un homme et une femme dont on lui indique l'âge approximatif, plus jeunes, semble-t-il que ses grands-parents Candelle. Elle ne les a pas vus depuis trois ans, lorsque pour ses soixante-dix ans, le grand-père Candelle avait réuni autour de la grande table de ferme la famille au grand complet.

— Ils sont tous là, les bâtards aussi ! avait-il claironné pour répondre à la remarque admirative du pâtissier venu livrer la pièce montée.

Lucile n'avait d'abord pas bien compris à qui pouvait s'adresser ce mot dont le sens, dans ce contexte, lui échappait un peu. Le fait que ce fut le terme consacré pour qualifier les enfants illégitimes de Louis XIV lui laissait deviner l'aspect péjoratif du propos. Elle avait eu confirmation de ses soupçons et bien davantage en surprenant la fureur du regard et la pâleur subite de son père. Puis, elle avait acquis la certitude devant les yeux qui l'observaient furtivement, que ce mot s'adressait à elle. Le pâtissier, gêné, avait fait semblant de ne pas comprendre et s'était esquivé rapidement, craignant sans doute un éclat dont il ne souhaitait pas être le témoin.

Elle sait depuis longtemps que son père n'a jamais épousé sa mère mais qu'il a tenu à la reconnaître officiellement comme sa fille et à lui donner son nom. Elle sait aussi que sa mère, pour des raisons qu'on ne lui a pas encore clairement précisées, n'a pas pu continuer à s'occuper d'elle. Cette mère quittée à l'âge de deux ans, ne lui laisse aucun souvenir conscient et, en devenant une mère fantôme, a fait d'elle un "bâtard" aux yeux de ce paysan bien-pensant.

Le silence désapprobateur du reste de la famille ne s'adressait pas au grand-père pour avoir pensé à ce déshonorant qualificatif puisque tous l'approuvaient unanimement, mais plutôt pour l'avoir exprimé, surtout devant un étranger. Que Bertrand, leur fils, leur frère ait voulu élever sa fille après avoir refusé d'épouser la mère leur paraît une décision tellement aberrante, à la limite de l'anomalie mentale, qu'ils préfèrent ne jamais l'évoquer

dans l'espoir de le faire oublier sans pour autant l'oublier eux-mêmes.

Bertrand s'attend toujours plus ou moins à ce genre de remarque. Qu'elle lui soit adressée ne le gêne pas outre mesure mais que Lucile en soit le témoin, pour ne pas dire l'objet, le soulève de révolte, l'indigne au point qu'il doit à chaque fois se faire violence pour ne pas attraper sa fille par le bras et tourner les talons. Il ne le fait pas car il juge important qu'elle possède ce repère que représente une vraie famille, en dépit de ses imperfections. Il espace les visites mais garde le contact, pour elle, tout en la prévenant des possibles camouflets.

Il l'a conçue par amour, ignorant la rouerie dont il était l'objet, puis il a lutté et a obtenu gain de cause en faisant reconnaître l'incapacité de la mère, après deux ans de combat. Lucile est devenue l'unique femme de sa vie et il n'y a que sa famille pour le lui reprocher car lui-même se sent très à l'aise dans ce rôle de "père-mère", très heureux aussi de prodiguer tous les soins possibles à cet être qu'il voit, d'année en année, se développer, s' affermir et se révéler. Penser que tout cela est son œuvre le comble de fierté et d'aucuns s'accordent même à le taxer de gâtisme.

Lorsque Lucile était arrivée, âgée de deux ans, au lycée technique de Péronne, accrochée à la main de son père, c'est l'établissement tout entier qui avait sombré dans un gâtisme absolu. Peu confiants dans les capacités de nourrice de Bertrand, ses collègues des deux sexes avaient voulu coopérer et la petite fille s'était vue entourée par une armée d'oncles et de tantes d'adoption. Leur nombre s'est modifié au gré des mutations, ses relations avec certains se sont estompées mais il reste le noyau dur d'une bonne demi-douzaine de "parrains" et de "marraines" pour